

1936 et que depuis ils ont eu d'autres chats à fouetter que de lire sur juin 36 des livres qui d'ailleurs n'existent presque pas. Mais qu'est-ce qui se passe si une grève éclate maintenant ? Pendant la dernière grève chez Renault, les syndicats jouèrent comme d'habitude les jaunes (bien sûr, avec des nuances), les ouvriers en étaient profondément dégoûtés. Et pendant des journées, au fur et à mesure que la continuation de la grève dans le département de la 4 CV posait le problème du que faire devant l'ensemble des ouvriers, dans toute l'usine on a discuté une chose : juin 1936. Il n'est pas sorcier de comprendre que s'il y a dans un département de deux ou trois cents ouvriers un gars qui a participé à une telle expérience, il se fera toujours écouter par les autres, si les conditions s'y prêtent. La vie d'un ouvrier s'étend sur quarante ou cinquante ans : de la Commune à la première guerre mondiale, de 1910 à aujourd'hui. Dans chaque usine, dans chaque atelier se trouvent quelques ouvriers qui ont participé aux grandes luttes du passé. C'est là le levain de la classe, ceux qui forment pour leurs camarades d'une manière vivante le lien entre le passé et le présent. Qu'ils soient tantôt 5 % et tantôt 50 % ne change rien à l'affaire. Un sur mille suffira, le jour où il y aura à faire.

Mais cela n'existe pas pour Sartre. Où voudriez-vous qu'il la rencontre, l'avant-garde ? Ce qui existe pour lui, c'est cette dichotomie : la classe ouvrière, entité abstraite et même imaginaire, qu'on ne voit nulle part ; puis le Parti (stalinien, bien sûr), qu'on voit tout le temps : journaux, militants, affiches, meetings, bulletin de vote. Si on veut rencontrer le Parti, on sait où il faut aller. Mais personne ne vous indiquera quel autobus il faut prendre pour trouver « la classe ouvrière » ; c'est une « poussière ». Pourtant, cette poussière s'agglomère parfois ; au Vel' d'Hiv' ou de la Nation à la Bastille, le 1^{er} mai. C'est des ouvriers, la plupart du moins, ils font ensemble quelque chose. Mais si on y regarde de plus près, on voit qu'ils n'y sont pas allés tous seuls : quelqu'un les a convoqués, réunis, encadrés, leur a donné des pancartes, soufflé des mots d'ordre. Qui ? Parbleu, le Parti. Voici donc l'unité enfin trouvée. Et pourquoi s'arrêter en si bonne voie ? Pourquoi se limiter au 1^{er} mai ? A nous l'Histoire, les grands horizons ! Qu'est-ce qui garantit l'« unité de l'expérience », la continuité à travers les péripéties ? Le Parti.

Tout cela, qui paraît à Sartre à la fois évident et profond, ne résiste pas à l'examen le plus superficiel. Le parti, dans la mesure où et lorsqu'il existe, est une expression de la continuité du prolétariat, non pas sa présupposition. Tout d'abord, les aventures qu'on décrit comme arrivant au prolétariat, arrivent au parti au décuple. Il faut avoir la vision bornée de Sartre et être aussi exclusivement que lui préoccupé par les problèmes que lui pose son intégration dans le stalinisme hinc et nunc, en France et en 1953, pour ne pas s'en apercevoir. Le parti — ou plutôt les partis, car le parti est un objectif et non pas une réalité — les partis donc se créent, se détruisent, sont exterminés par la police, abandonnés par la classe, réapparaissent, scissionnent, existent en plusieurs exemplaires, s'accusent mutuellement de trahison, modifient leur programme, en font un chiffon de papier, le reprennent, subissent l'entrée en masse de générations nouvelles — en un mot, pour reprendre l'expression profonde de Sartre, se font, se défont et se refont sans cesse, et sont soumis au même processus de bouleversement continu de la classe, beaucoup plus intensément, car beaucoup plus structurés et définis, beaucoup plus « solides et fixes », donc beaucoup plus ébranlés et balayés. La continuité que ces partis-là peuvent garantir à la classe ouvrière, c'est une continuité de dix ou vingt ans, et cette continuité-là chaque génération ouvrière l'a pour elle-même. L'idée du parti comme garant de continuité, comme principe d'unité dans le temps et dans l'espace, pourrait être discutée si le parti existait effectivement comme unité ; mais il n'existe pas.

Mais cette unité, dira peut-être Sartre, bien sûr elle n'est pas donnée ; c'est une tâche toujours à reprendre. Très bien, nous voilà donc sortis du catholicisme stalinien. Et qui doit la reprendre ?

A partir de quoi ? En s'orientant vers quoi ? Serait-ce par hasard l'avant-garde prolétarienne, à partir de son expérience, s'orientant vers des buts qu'elle essaie de définir elle-même ? Alors l'affaire est entendue, et Sartre aurait noirci du papier pour rien ; car il reconnaîtrait alors que le parti n'est qu'un moment dans cette longue lutte au cours de laquelle le prolétariat tend à se définir un rôle historique et à le réaliser, et que c'est cette lutte qui est le principe d'unité du prolétariat et de son histoire, et non le parti.

L'unité du parti existerait-elle d'ailleurs dans les faits, que cela ne prouverait encore nullement ce que Sartre veut prouver. Celui-ci a en effet si bien dépassé la philosophie, qu'il passe tout le temps de l'être au devoir-être, du fait à la valeur et de l'explication à la justification. Il répète tout le temps : puisque le P.C.F. est là, cela prouve qu'il doit être là. De même il s'acharne à montrer contre ce pauvre M. Germain, trotskiste, que si l'U.R.S.S. et la politique stalinienne sont telles qu'elles sont, elles le sont nécessairement — ce qui est une tautologie — donc elles représentent un état révolutionnaire et une politique révolutionnaire — ce qui est une imbécillité. Car Germain, Malenkov, Sartre, Bourdet, Guy Mollet, Mendès-France, Bidault, Pinay, Laniel et de Gaulle sont tous nécessairement ce qu'ils sont, on le sait a priori et on peut plus ou moins bien le démontrer a posteriori. Et après ? Où Malenkov est-il privilégié parce qu'il est au pouvoir ? Et Laniel, alors ? Parce qu'il dit que son pouvoir est ouvrier ? Et Tito, alors ? Parce que lui, Sartre en réfléchissant et en examinant son pouvoir, a conclu que Malenkov dit vrai et Tito ment ? Le contraire, donc n'est pas a priori impensable ? Et pour conclure cela, où prend-il les critères ? Pas dans le Parti lui-même, bien sûr ; le parti serait-il la Raison, qui comporte ses propres critères ? Dans l'histoire et l'expérience des luttes prolétariennes ? Mais alors pourquoi ce que fait Sartre, un ouvrier ne pourrait pas le faire ? Et pourquoi ne pourrait-il pas arriver à la conclusion opposée ?

Cette médiation qu'est le parti, qu'est-ce qui la fonde en droit ? Pourquoi le parti serait-il par définition l'expression vraie de la continuité prolétarienne, et non pas son expression nécessairement mystifiée, comme d'aucuns l'ont prétendu ? Ou simplement une de ses expressions, et tantôt vraie, tantôt mystifiée ? D'où lui vient son statut de médiation vraie ?

A cela Sartre ne se gêne pas pour répondre : du fait que le prolétariat le reconnaît comme tel. Allons donc : on peut maintenant présupposer l'unité du prolétariat, et celui-ci détiendrait-il le critère de la vérité ? Non, le parti unifie le prolétariat qui en revanche reconnaît dans le parti sa vraie expression. Mais le prolétariat n'est donc plus écrasé par un présent perpétuel ? Non, le parti « lui fait voir » son passé. Mais quel moyen a un amnésique de contrôler le récit qu'on lui fait de son histoire ?

Et quel prolétariat ? Quel parti ? Quand ? Où ? Car enfin pour Sartre le problème est facile. D'un coup, l'envie lui a pris de faire joujou avec la praxis ; il a trouvé devant lui un parti « reconnu » par les ouvriers (reconnu plus ou moins, mais le moins il essaie précisément de l'escamoter pour se simplifier le problème). Comme il ne se casse pas la tête avec ce qui se passe au-delà des frontières du plus beau royaume de la terre, et comme d'ici quelque temps soit il sera complètement stalinien soit il retournera à ses occupations habituelles, il ne semble pas soupçonner qu'il y a des moments où il faut choisir entre deux partis qui s'opposent. Mais les ouvriers et les militants révolutionnaires savent que ce sont là les moments cruciaux de l'action. Que fallait-il faire en 1914, par exemple ? D'un côté le parti — l'Internationale — la continuité, les cadres, les leaders honorés ayant fait leurs preuves, et la classe ouvrière, qui les considérait comme ses chefs ou ne les désavouait pas — de l'autre une bande de cinglés, ou considérés comme tels par les Sartre de l'époque, qui accusait l'Internationale d'être « un cadavre puant » et invitait les ouvriers à des entreprises absurdes et utopiques — comme transformer la guerre en révolution. Que devait faire un militant allemand

en 1918 ? Un militant russe en 1928 ? Un militant espagnol en 1936 ? Un ouvrier de Berlin-Est en 1953 ? Ou était l'unité, la médiation, la continuité pendant ces moments qui ont décidé des décades de l'histoire ? Ou était le critère ?

Le critère, Sartre le dans sa poche : « l'idée vraie est une action efficace ». Sartre croit sans doute atteindre les cimes du marxisme par cette affirmation, mais en fait il n'y exprime qu'un pragmatisme vulgaire, qui est d'ailleurs la philosophie organique de la bureaucratie.

Car si Marx a rendu beaucoup plus profonde la révolution copernicaine commencée avec Kant, en montrant que non seulement toute connaissance est connaissance pour le sujet, mais que ce sujet est un sujet historique, donc essentiellement pratique-actif, il n'entendait nullement par là offrir un nouveau critère transcendant de la vérité, un nouveau modèle — la pratique — auquel on comparerait ce qu'on pense pour voir si c'est vrai. Car la pratique ne comporte pas sa propre interprétation, et renvoie à une nouvelle réflexion ; et la réflexion n'est « en deçà » que renvoyée à une pratique, la pratique n'a de sens que rapportée à une idée. Et seul ce mouvement est vérité historique, vérité qui est une tâche infinie elle-même. Tout cela est encore abstrait, d'ailleurs, car la société est divisée en classes, dont chacune a une « vérité » et une « efficacité » propres. L'idée vraie est l'action efficace, dites-vous ? Hitler donc était dans le vrai ? Il n'était pas efficace puisqu'il a été renversé. Et avant qu'il ne le soit ? Et Franco ? Et tout n'est-il pas renversé un jour ou l'autre ? — Vous me parlez là de fascistes et de bourgeois. Parfait. Parlons donc de Scheidemann et de Noske. Voici des ministres ouvriers, des marxistes, très efficaces : ils ont prouvé par la praxis que la révolution allemande était impossible en 1919. Ils avaient donc raison ? Et Staline en assassinant Trotsky ? Il l'a raté plusieurs fois : c'est qu'il n'était pas encore tout à fait dans le vrai. Mais le jour où Staline a accédé à la pleine conscience révolutionnaire, il a prouvé l'en deçà de sa pensée en assassinant Trotsky efficacement (ou bien est-ce l'efficacité de l'assassinat de Trotsky qui a plongé Staline dans la vérité révolutionnaire ? L'une se faisant à fait l'autre, plutôt).

Dans le contexte où la place Sartre et éclairée par sa « démonstration », l'idée que « c'est la praxis qui décide » n'est que l'expression de l'opportunisme le plus cynique. Car la praxis, si elle décide de quelque chose, décide après l'action, d'autant plus longtemps après que ce qui doit être décidé est plus capital. La praxis n'aura « décidé » de la vérité de ce que nous disons les uns et les autres que le lendemain de l'instauration du communisme intégral et non déguisé-rable sur la planète — et cette vérité n'aura alors que peu d'intérêt. De 1914 à 1917 la praxis décidait jour après jour que Lénine avait tort — puis tout a basculé : Lénine était dans le vrai, puisqu'il faisait la révolution qu'il avait prédite et appelée. Était-il dans le vrai à partir du 26 octobre 1917 ? C'est ce que pensent les gens qui se raillent le lendemain aux révolutions victorieuses : il faut être de son temps, c'est la praxis qui décide. Et il est probable que si un jour une révolution prolétarienne prend le pouvoir en France, Sartre chantera ses louanges le lendemain. Car le rôle du poète, disait Rilke, est de dire ce qui est, celui de l'intellectuel, peut-on ajouter, est de le glorifier. Mais est-ce que Lénine a démontré définitivement par la praxis qu'il avait raison ? La révolution a dégénéré par la suite, et les mencheviks qui étaient contre la révolution avant qu'elle ne se fasse, penseraient prouver qu'il avait eu tort, puisque cette dégénérescence montrerait que la Russie n'était pas « mûre » pour le socialisme. Sa retrouvera-t-on dans tout cela, guidé par « la praxis qui décide » et par l'« action efficace » ?

Et « efficace » par rapport à quoi ? Sartre se dépense à montrer que le P.C.F. est efficace, et oublie que le jugement porté sur l'efficacité suppose tout d'abord une extréposition dans le temps, ensuite une dénatation de l'objectif par rapport auquel l'action est ou n'est pas efficace. Quelqu'un qu'il serait aussi cruel de lui opposer que Beethoven au compositeur de « Viens pourpente », mais il le faut bien

pendant il remplit la place publique de ses cacophonies, quelqu'un d'autre qui a passé sa vie à faire des révolutions, je veux dire Léon Trotsky, a écrit des volumes pour démontrer que la politique stalinienne n'est pas efficace, qu'elle conduit à la ruine l'Etat soviétique et le prolétariat mondial, et qu'un jour ou l'autre la bureaucratie stalinienne s'ébranlera sous le poids de ses crimes et de ses fautes — crimes et fautes nécessaires, sans doute, mais historiquement inefficaces. Lui, Sartre, a décidé que la bureaucratie est efficace à jamais, qu'elle sera toujours ; qu'il lise donc Trotsky — ou qu'il le relise, comme il aime dire avec bonté — il découvrirait peut-être qu'il fait un mauvais calcul.

Mais il y a plus important. Nous pensons, nous, que Trotsky ne trahissait, en jugeant la bureaucratie inefficace — car il la jugeait par rapport à un objectif, le communisme, qui n'est pas l'objectif de la bureaucratie. Il est vrai que tout ce que fait la bureaucratie tend à supprimer la possibilité d'une révolution communiste, mais il est vrai aussi qu'en faisant cela la bureaucratie est efficace ; elle l'est par rapport à elle-même et son extension de son pouvoir et son régime. Et mais la consolidation et l'extension de son pouvoir et son régime. Et le jour de l'efficacité suprême, lorsque du balcon du « Figaro rouge » Sartre aura le privilège d'applaudir le maréchal Poppoff et Maurice Thorez descendant les Champs-Élysées, la praxis aura décidé pour lui que le stalinisme est vrai, et pour les ouvriers qu'il n'est qu'une nouvelle forme de l'exploitation. Car l'efficacité est efficacité par rapport à un but, et le but de l'ouvrier n'est pas celui du bureaucrate, comme il n'est pas celui du bourgeois.

Mais il n'y a pas que l'adhésion des ouvriers au stalinisme (en France et en Italie) qui fait de celui-ci le parti révolutionnaire (à l'échelle mondiale). Il y a aussi le pouvoir réalisé du stalinisme, en Russie en premier lieu. La politique concrète des P.C. est constamment expliquée et justifiée par Sartre (nous avons déjà montré que pour lui c'est tout un) par référence à la nature révolutionnaire de l'U.R.S.S., qui est le postulat fondamental du système. Ainsi par exemple, l'abandon de la lutte antiraciste par le P.C. américain pendant la guerre était fondé sur le besoin de « ne pas fournir des arguments à la propagande nazie (1) » pendant que durait la guerre et que la Russie était en danger. Le salut de la Russie est la loi suprême, et ceci parce que la Russie est un Etat ouvrier. On voit donc que si en réalité la Russie n'est pas un Etat ouvrier, la politique des P.C. devient doublement réactionnaire, à la fois dans ses moyens et dans ses buts. On serait tenté de penser que Sartre examinerait de plus près son postulat, avant de s'embarquer dans le reste, d'autant plus que ce postulat est de plus en plus attaqué de tous les côtés, qu'il a été même attaqué dans sa propre revue depuis des années par Lefort, qu'il y est encore maintenant indirectement mais clairement attaqué par les articles de Pélú sur le procès de Glansky. Pensez-vous ! Examiner ses postulats, c'est sans doute de la « fausse rigueur », « doctorale et simpliste », c'est ainsi que Sartre se débarrasse rapidement de la « question russe », qui est la pierre de touche de la compréhension des problèmes du mouvement ouvrier depuis trente ans. Que les ouvriers français tirent les marrons du feu pour l'U.R.S.S., dit-il, on ne peut l'affirmer que si l'on peut « démontrer que les dirigeants soviétiques ne croient plus à la Révolution russe ou qu'ils pensent que l'expérience s'est soldée par un échec. Il va de soi que même si le fait était vrai, ce dont je doute fort, la démonstration n'en serait pas possible aujourd'hui ». Et il promet d'y revenir « dans la deuxième partie », ce qu'il n'a pas fait jusqu'ici, à moins qu'il ne s'agisse d'une discussion avec M. Germain, trotskyste, pendant laquelle Sartre prouve que les dirigeants russes sont révolutionnaires... parce qu'ils ne peuvent pas faire autre chose que ce qu'ils font !

Tout d'abord, un enfant de douze ans dirait à Sartre que ce que les dirigeants soviétiques « croient » ou ne croient pas n'a rien à

voir dans l'affaire. L'exploitation du prolétariat russe — qui commande tout le reste — ne pourrait pas s'instaurer du fait que les dirigeants russes cesseraient de croire à la révolution, ni ne saurait s'abolir si Malenkov frappé par la grâce recommençait à y « croire ».

Ensuite, l'argument de Sartre sur l'impossibilité d'une « démonstration » est le vieil argument éculé des cryptostaliniens. Si l'on dit au cryptostalinien que le prolétariat est exploité en U.R.S.S., il ne se fâche pas rouge ; il prend sa voix la plus neutre, la plus scientifique, et répond qu'il n'y a pas d'informations pour le démontrer. Mais alors il n'y a pas non plus d'informations pour démontrer le contraire, ou pour le croire. A moins qu'on n'appartienne à cette catégorie d'imbéciles que Lénine définissait comme croyant les autres sur parole — les autres, c'est-à-dire la bureaucratie stalinienne et sa propagande.

A cela Sartre répondrait vraisemblablement (c'est ce qu'indique son argumentation contre les trotskystes) qu'il y a eu une révolution socialiste en Russie en octobre 1917, que la classe ouvrière y a pris le pouvoir et qu'il n'y a pas eu de restauration bourgeoise depuis. Mais la question n'est pas ce qui s'est passé en Russie en octobre 1917, mais ce qui s'y passe en 1953 ; il ne s'agit pas de savoir si la classe ouvrière russe s'est emparée du pouvoir, mais si elle l'a gardé. Le postulat qu'elle ne saurait le perdre que par une restauration de la bourgeoisie classique est intenable sur le plan théorique (1). Et la querelle du « socialisme dans un seul pays » signifie bel et bien qu'en l'absence d'« informations » et de preuves du contraire, un marxiste rejeterait à priori l'idée d'un pouvoir ouvrier se maintenant dans un pays isolé pendant trente-cinq ans — puisque Staline lui-même a « justifié » la possibilité d'édifier le socialisme en Russie en faisant appel à des traits singuliers et exceptionnels du pays.

Mais Sartre pousse le cynisme plus loin que les crypto de la variété courante. Dans la « Réponse à Lefort », il apostrophe sévèrement celui-ci ; disposez-vous, lui dit-il, de documents de première main pour entreprendre l'étude de la « classe ouvrière » en U.R.S.S. ? « Et si vous n'avez pas cela, que pouvez-vous dire ? Que l'ouvrier est exploité en U.R.S.S. ? Sous cette forme, vous visiez surtout le système économique. La discussion est ouverte ; mais ce n'est pas cela qui nous occupe en ce moment. Que la classe ouvrière (cette fois sans guillemets, P. Ch.) s'oppose à l'exploitation ? Oui ; cela c'est notre sujet. Mais la seule preuve que vous puissiez fournir, c'est qu'elle s'y oppose parce qu'elle ne peut y manquer sans vous donner tort ».

Ainsi le fait que l'ouvrier est exploité en U.R.S.S. vise surtout le système économique ! Ce surtout vaut son pesant de bavure d'existence. Cela vise donc un petit peu aussi autre chose ? Dans le contexte, il faut comprendre que non. Pour Sartre le fait que le système économique serait basé sur l'exploitation des ouvriers n'a rien à voir avec le reste. L'exploitation ne détermine pas une société, n'éclaire pas sa nature de classe. En Allemagne, les ouvriers sont blonds ; à Toulon, ils aiment le pastis ; en Russie, ils sont exploités. Eh bien quoi ? Téléphonnez à un anthropologue, à un hygiéniste, à un économiste, dit Sartre ; ce n'est pas mon affaire. Et cela, après avoir exposé sur des dizaines de pages cette idée devenue un lieu commun depuis Marx, que l'exploitation détermine d'un bout à l'autre la réalité sociale, et l'être immédiat du prolétariat en tout premier lieu.

Notre sujet, dit sans pudeur Sartre, n'est pas si la classe ouvrière est exploitée en Russie, mais si elle s'oppose à l'exploitation. Ainsi le bourgeois paternaliste proclame : mes ouvriers sont heureux de leur sort et savent ce qu'il leur faut mieux que les meneurs de votre genre. Ici encore on constate combien facilement les mécanismes

(1) De toute façon il est discutable, a été discuté et a été en fin de compte abandonné par son tenant le plus acharné, Trotsky lui-même, qui a écrit quelques mois avant sa mort que dans le cas d'un échec de la révolution mondiale, les formes que prendrait la barbarie étaient indiquées par le fascisme d'un côté, la dégénérescence de l'Etat soviétique de l'autre (« In defense of Marxism », p. 31).

logiques d'un individu se détraquent si sa situation réelle est fautive. Car Sartre a expliqué lui-même dans son article précédent que l'objectif essentiel du système d'exploitation est de détruire chez l'exploité l'opposition à l'exploitation (1). Et en effet, l'idée que la classe ouvrière russe ne s'opposerait pas à l'exploitation — celle-ci supposée établie — non seulement prouverait le contraire de ce que Sartre veut prouver, mais a été effectivement utilisée pour prouver le contraire. Elle a été utilisée par ceux qui soutiennent que le capitalisme bureaucratique russe est la barbarie puisqu'il aurait détruit chez les prolétaires russes même la possibilité de s'opposer à l'exploitation, les transformant ainsi en une classe d'esclaves industriels modernes (2).

Et de quelle opposition s'agit-il ? De l'opposition ouverte, au grand jour, par la grève, le meeting, la manifestation de rue ? Tout cela est pratiquement impossible sous le régime totalitaire, et son absence ne prouve rien ; l'absence de ces manifestations sous Hitler et Mussolini aurait-elle prouvé que le prolétariat allemand ou italien bénissait ses exploités ? N'est-il pas plaisant, le tortionnaire d'une victime bâillonnée, qui vous répond : Vous voyez bien, elle ne proteste pas, ça lui fait plaisir.

S'agirait-il de l'opposition sourde, silencieuse, quotidienne et multiforme que dans tous les pays du monde et en toute circonstance les ouvriers mènent contre l'exploitation, en refusant autant que possible de collaborer avec les exploités et d'adhérer à la production ? Mais si cette opposition n'existait pas en Russie, pourquoi les « crimes économiques », le stakhanovisme, le paiement aux pièces, les malfaçons dans la production — dont est constamment remplie la presse russe ? Tout cela traduirait-il l'adhésion des ouvriers au régime qui les exploite ? L'analyse économique et sociale n'a pas la précision de l'astronomie ; mais à partir de la simple existence de normes de production définies par l'Etat on peut de Paris établir l'exploitation des ouvriers en Russie et leur opposition à l'exploitation avec autant de certitude que Leverrier établissait l'existence de Neptune à partir des perturbations de la trajectoire d'Uranus.

Du reste, cette opposition sourde se transforme en opposition explicite dès qu'une faille se produit à la carapace totalitaire — comme le prouvent les derniers événements d'Allemagne orientale et de Tchécoslovaquie.

Mais faisons-en, de l'astronomie. Supposons qu'il n'y ait aucune information matérielle sur ce qui se passe en Russie. Qui ne voit que ce fait lui-même, l'absence d'informations, est une mine d'informations ? Pourquoi n'aurait-on pas d'informations ? Parce que les orages ont détruit les communications, ou que personne à Paris ne comprend le russe ? Non, c'est parce que la bureaucratie russe n'en donne pas. Et pourquoi ? Pour des raisons militaires ? Mais alors pourquoi les U.S.A., la France, l'Angleterre en donnent ? Et qu'est-ce qu'il faudrait cacher, du point de vue de la sécurité militaire ? Les nouvelles armes, les procédés de fabrication, l'emplacement des usines, le nombre de gens sous les drapeaux ? Mais nous ne demandons pas cela. A la rigueur, le potentiel économique global, la production de charbon, d'acier, de pétrole, de tracteurs ? Mais celui-là on le publie ! A partir des informations publiées, les services logistiques américains connaissent à l'heure actuelle le potentiel militaire russe à 5 % près. Ce que la bureaucratie essaie de cacher autant que possible, c'est autre chose : c'est le pouvoir d'achat, et c'est la distribution des revenus. Et cela c'est en effet des armes de guerre ; car dans la guerre qui se prépare, avec ses aspects sociaux et idéologiques, la vérité là-dessus est une arme ; et le fait qu'elle soit cachée, signifie qu'elle est une arme contre la bureaucratie russe. Autrement celle-ci l'utiliserait.

(1) Objectif idéal, bien sûr, que le système d'exploitation ne peut réaliser que d'une manière fragmentaire et transitoire.

(2) C'est plus ou moins la position de G. Munis en France et beaucoup plus clairement de Schachtman aux Etats-Unis.

Et sous quelles conditions des informations sur le pouvoir d'achat et la distribution des revenus en Russie deviendraient une arme contre le régime ? Si elles tendaient à établir qu'il n'y a pas de différence essentielle entre ce régime et le régime capitaliste pour ce qui est de la situation de la classe ouvrière. Donc, si la bureaucratie se tait sur ces questions, ces deux points doivent être simultanément vrais :

a) L'inégalité de la distribution des revenus doit être comparable ou pire que dans les pays capitalistes ;

b) Le niveau de vie des ouvriers doit s'élever aussi lentement que dans les pays capitalistes, ou encore plus lentement.

Car il est clair que si la bureaucratie pouvait montrer effectivement soit qu'en Russie la répartition des revenus est plus égalitaire qu'en Occident, soit que le niveau de vie des ouvriers s'y élève plus rapidement qu'ailleurs, on n'entendrait plus parler que de ça. Qu'il n'en est pas ainsi, la ligne de défense adoptée par les crypto les plus avérés (comme Bettelheim), le prouve abondamment. Ceux-ci en effet admettent explicitement (pour autant qu'un crypto puisse faire quoi que ce soit explicitement) l'énorme inégalité dans la répartition des revenus et la compression constante du niveau de vie ouvrier, et veulent « justifier » la situation à partir du bas niveau des forces productives (en 1913 !) et de la pénurie de cadres (laquelle, à en croire l'inégalité croissante, doit pour des raisons inconnues s'aggraver constamment). On a réfuté ailleurs ces lamentables sophismes (1).

Sartre reprend évidemment ces sophismes, plus ou moins bien ; « par la nécessité vitale d'intensifier la production », de « développer l'industrie de production (!) », par le « danger de mort » qui « impose une discipline de fer ». Depuis quand est-il nécessaire pour intensifier la production ou pour la défense militaire, non pas de limiter la consommation, mais d'anéantir la consommation des producteurs et d'élever monstrueusement celle des parasites ? Et si l'exploitation de l'homme par l'homme est indispensable pour développer la production, que devient la perspective du socialisme ? Est-il donc faux de dire que la suppression de l'exploitation est désormais la condition de développement des forces productives, « et de la plus grande force productive, la classe révolutionnaire elle-même ? » Et en quoi le « danger de mort » était-il plus pressant à partir de 1927, qu'entre 1917 et 1921, années d'intervention militaire étrangère et de guerre civile, où la démocratie dans les Soviets et dans le Parti n'a jamais tant bien que mal cessé de fonctionner ? En quoi le crétinisme bureaucratique est-il économiquement plus efficace que la planification des masses, des masses qui, comme disait Lénine, « seules peuvent vraiment planifier car seules elles sont parties à la fois » ?

Si tout cela veut dire que des facteurs concrets et universels à la fois ont amené l'installation au pouvoir d'une classe exploitée, la bureaucratie, et qu'en rationalisant après coup l'histoire nous expliquons cette installation comme un phénomène nécessaire à la bonne heure. Mais appeler ce qui en résulte « socialisme » ou « état ouvrier » ne traduit rien d'autre que la glorification du fait accompli typique de l'intellectuel contemporain.

Bien entendu, l'histoire des « informations » qui manqueraient est en réalité une douce plaisanterie. Sartre, malgré ce qu'il veut faire croire, n'est pas tombé du ciel et sait que les informations qui démontrent l'exploitation des ouvriers et des paysans existent — la bureaucratie ne peut évidemment pas organiser le secret absolu — la empêcher que tout ce qui transpire de son régime concoure pour établir la même signification. Il sait que la pyramide des revenus est extrêmement élevée en U.R.S.S., et que s'il y vivait, il serait millionnaire (ou purgé). Il est capable de résoudre le petit problème suivant : J'ai cent individus, j'en prends quinze et je leur donne à chacun dix pommes ; si je ne donne qu'une

(1) Les rapports de production en Russie, « Socialisme ou Barbarie », N° 2.

pomme à chacun des quatre-vingt-cinq qui restent, comment ai-je réparti les pommes que j'avais entre les quinze et les quatre-vingt-cinq ? Il a dû lire, dans Chinga ou dans Victor Serge (qui n'ont quitté la Russie que longtemps après l'avènement de la bureaucratie) la description de la condition ouvrière, et celle de la femme du peuple, ouvrière ou paysanne, qui, soulevée d'un immense espoir pendant les années de la révolution, est retombée dans la servitude séculaire et dans sa vie de crasse et de misère n'a d'autre secours que faire « des kilomètres en savates, dans la pousière, la boue ou la neige, pour aller s'agenouiller à la seule église qui n'est point fermée et qui est toujours très éloignée — terriblement éloignée... » Oh, bien sûr, il a eu pitié de ces pauvres femmes à la fin, le Père des Peuples. Il leur a ouvert plus d'églises, où elles puissent apprendre la bonne nouvelle — qu'à défaut de la terre, le royaume des cieux leur appartiendra et qu'en attendant il faut rendre à César ce qui est à César et tendre la joue au soufflet. Mais tout cela sans doute concerne « surtout » le système religieux — comme les exhibitions de haute couture moscovite concernent « surtout » les habitudes vestimentaires, comme les camps de concentration concernent « surtout » le système pénitentiaire, comme la censure et le crétinisme culturel concernent « surtout » le système idéologique, comme la domination et l'exploitation des satélites concerne « surtout » les relations extérieures — bref, comme tout ce qui est particulier concerne « surtout » la particularité. Montrez-nous l'organisateur honteux, l'hegélien misérable, le déterministe visqueux qui oserait prétendre que tout cela ne peut s'organiser qu'à l'auteur d'une seule idée, d'un seul principe — l'exploitation et l'aliénation. Montrez-le nous, ce Thomas infidèle qui ne veut pas croire que tout cela prouve qu'en Russie on marche vers le communisme — même quand on le lui dit !

Lefort avait montré dans son article que l'on peut (et, dans une perspective révolutionnaire, l'on doit) saisir le développement du prolétariat comme une histoire tendant vers le communisme. Nous l'avons également fait dans cette revue dès son premier numéro (1). Et cette idée semble aussi importante que peu contestable. Car s'il y a un rapport entre le prolétariat et le communisme, ce rapport doit se retrouver à travers les diverses phases d'existence du prolétariat dans la société capitaliste ; on doit donc pouvoir considérer le développement du prolétariat comme une histoire en se plaçant à ce point de vue.

Cette idée provoque chez Sartre une stupeur profonde mais fort compréhensible. Ce qui est le plus solidement ancré dans l'âme du bourgeois, et ce qui le sauve à ses propres yeux, c'est l'idée que les ouvriers peuvent rouspéter ou faire du grabuge, mais sont incapables de s'emparer du pouvoir, encore moins de gérer la société. Et le bourgeois a parfaitement raison — jusqu'ici les ouvriers n'en ont pas encore été capables. Sartre est bourgeois (l'a-t-il assez répété !). Non pas, comme il le croit, parce qu'il « vit des revenus du capital ». Cela c'est l'extériorité bourgeoise, être bourgeois par accident, comme on est grand ou petit, brun ou blond. Sartre est bourgeois parce qu'il a intériorisé la bourgeoisie, parce qu'il a choisi d'être bourgeois. Et il a choisi le jour où il a définitivement accepté cette conviction constitutive de la bourgeoisie : l'incapacité des ouvriers à réaliser le communisme. Il se lamente comme une dame patronesse sur leur sort ; il pense qu'ils mériteraient mieux, qu'ils mériteraient même le pouvoir ; mais que voulez-vous, les sentiments c'est beau, mais on n'y peut rien : ils n'en sont pas capables. Quelqu'un doit faire le bien pour eux. S'il possédait une usine autour de 1900, Sartre eut été un bourgeois paternaliste ; ne possédant que des droits d'auteur en 1963, il sera stalinien. Cette commisération consentie de sa supériorité lui fournira la passerelle permettant de quitter le navire bourgeois qui coule pour le navire bureaucratique qui semble tenir bien la mer.

(1) « Socialisme ou Barbarie », N° 1, pages 28 à 46.

Et lorsqu'il se sentira atteint dans cette certitude abjecte et justifiée, lorsque Lefort lui montrera qu'on peut voir dans l'histoire du prolétariat autre chose que les défaites, la poussière et « la passion » (1), il se défendra par l'ironie. Il se moquera, en mélangeant dans son trouble des citations de Marx et des citations de Lefort (à tel point qu'on ne sait plus de qui se moque-t-il), de l'« immanentisme de classe », sous lequel se cache, « comme sous toutes les dialectiques... un finalisme honteux ». L'immanentisme en question, c'est en gros l'idée « qu'en produisant le capital le prolétariat se produit lui-même comme fossoyeur du capitalisme ». « L'ouvrier se produit en produisant ». Tout est pour le mieux donc, ricane Sartre, il n'y a plus à se plaindre de l'exploitation, puisqu'elle est inséparable du capitalisme, qui lui est la présupposition de la révolution. « Si j'étais jeune patron, je serais lefortiste ». Et de nous informer que cette idée monstrueuse, comme quoi la classe ouvrière se développe en tant que classe révolutionnaire dans et par le capitalisme, Lefort l'a inventée pour pouvoir justifier son ancrage projeté dans la bourgeoisie intellectuelle. Il a beau être « opaque », Lefort, Sartre l'a « répéré » tout de suite.

Ici c'est notre tour d'être étonnés. Est-il si ignorant, Sartre, ce qu'il lit — ce qu'il cite — de Marx lui est-il dont tellement opaque ? Et s'il en est ainsi, pourquoi diable, au lieu de bavarder sur le Parti, ne suit-il pas un ou deux mois une Ecole du Stagiaire d'un parti « marxiste » quelconque ? On lui apprendra dans un langage schématique et clair — qu'il pourra ensuite rendre opaque à plaisir — que le capitalisme conduit au socialisme parce qu'il développe à la fois les « conditions objectives » et les « conditions subjectives » de la révolution et en particulier le prolétariat comme classe révolutionnaire. Et s'il pense qu'il n'a plus l'âge de l'Ecole du Stagiaire, qu'il doit maintenant entrer directement au Comité Central, qu'il ouvre « Le Capital », à la page 273 du Tome IV de la traduction Molitor, et qu'il apprenne par cœur le passage suivant. Peut-être ce qui y est dit est vrai, peut-être non, mais c'est la clé pour la compréhension du marxisme, théorie en vogue ces derniers temps auprès des gens avancés et même auprès des autres :

« A mesure que diminue le nombre des grands capitalistes, qui accaparent et monopolisent tous les avantages de ce procès de transformation, on voit augmenter la misère, l'esclavage, la dégénérescence, l'exploitation, mais également la révolte de la classe ouvrière qui grandit sans cesse et qui a été dressée, unie, organisée par le mécanisme même du processus de production capitaliste... La centralisation des moyens de production et la socialisation du travail arrivent à un point où elles ne s'accroissent plus de leur enveloppe capitaliste et la font éclater. La dernière heure de la propriété privée capitaliste a sonné. Les expropriateurs sont expropriés à leur tour. »

Et Marx cite lui-même, en note, ce passage du « Manifeste Communiste » :

« Le progrès de l'industrie que la bourgeoisie réalise sans le vouloir et sans pouvoir s'y opposer, remplace l'isolement des ouvriers, créé par la concurrence, par leur union révolutionnaire, créée par l'association... Elle (la bourgeoisie) produit avant tout son propre fossoyeur... De toutes les classes que la bourgeoisie trouve aujourd'hui en face d'elle le prolétariat seul est une classe vraiment révolutionnaire... (le prolétariat, qui) est le produit spécifique de la grande industrie... »

De cette page, Sartre a lu la moitié qui précède notre extrait,

(1) Cette expression est un trait de génie. Non pas de Sartre, mais de toutes les classes exploiteuses qui existent ou doivent exister. L'ouvrier est « passion », car il doit être « passion ». Quel est l'objet idéal de l'exploitation ? Un objet purement passif. Seulement un objet purement passif ne peut pas être exploité ; ce sont les esclaves, non les bœufs, les ouvriers, non les machines, qui produisent la plus-value. Là commence la tragédie des exploités.

puisqu'il la cite. C'est que dans sa lecture en diagonale de Marx il doit tomber toujours sur les mauvaises moitiés. En tout cas, maintenant qu'il peut constater l'« immanentisme » et le « finalisme honteux » de Marx, il doit pouvoir s'expliquer sur le marxisme lui-même et cesser de nous assommer avec des citations mutilées de Marx présentées comme des arguments.

Mais si Sartre n'a pas le courage de s'expliquer sur Marx, il se rattrape sur Engels. C'est Engels, dit-il, qui souffre des monstruosité à l'oreille de Lefort, Engels atteint sournoisement d'économisme, Engels qui sans doute visait aussi à s'ancrer dans la bourgeoisie — mais non voyons, il y était solidement ancré, il a passé sa vie à la tête d'une usine.

Il est devenu fashionable depuis quelques années, parmi les amateurs de marxisme et les demi-vierges de « gauche » d'opposer Engels à Marx. Ce qu'on trouve — ou qu'on croit trouver — de mécaniste, de naturaliste, de « XIX^e siècle » dans le marxisme, c'est Engels. Marx — ah, non Marx, c'est le Manuscrit de 44 et rien d'autre. Cette attitude traduit à la fois la bêtise et la lâcheté. Tout ce qu'Engels a publié du vivant de Marx a été soit approuvé par Marx avant sa publication — comme précisément l'« Anti-Dühring » — soit lu par Marx, qui ne l'a jamais désavoué. De plus, ce qu'on peut reprocher à Engels, se trouve aussi chez Marx (1). Voici pour la bêtise.

La lâcheté consiste en ce que ces Messieurs, qui en même temps se défendent d'être marxistes, n'osent pas dire — à en juger par Sartre, n'osent même pas penser — qu'on n'est pas obligé d'accepter en bloc tout ce que Marx a pu dire ou écrire.

L'intervention d'Engels dans la démonstration de Sartre conduit à des résultats suffisamment drôles pour qu'en y consacre quelques lignes. La citation d'Engels qui doit prouver à la fois son propre économisme et celui de Lefort, dit en résumé que le simple fonctionnement de la loi de la valeur suffit pour produire le capitalisme — ce qui n'a rien à voir avec ce que dit Lefort, ni de près, ni de loin. Bien sûr, ce que dit Engels est faux, et Marx a montré dans « Le Capital » que, bien que le capitalisme fonctionne selon la loi de la valeur, celle-ci ne suffit pas pour le créer, qu'il faut une rupture violente qui est l'accumulation primitive. Mais l'erreur d'Engels n'a rien à voir avec l'« économisme » ni avec la description de l'exploitation « comme un processus physico-chimique », car pour Engels, comme pour Marx, la valeur est évidemment une relation humaine sociale (tout autant que le capital) et non pas une propriété physico-chimique des choses ; et selon Marx, le rapport fondamental de la société capitaliste, l'exploitation du travail, est basé sur l'égalité des valeurs échangées (2).

Mais il y a plus drôle. Car ce même passage d'Engels qui prouve maintenant l'ignominie physico-chimique de celui-ci, Sartre l'avait cité dans son premier article, le faisant précéder d'une chaleureuse approbation : « Et puis, comme Engels l'a bien montré... » (3). On comprend que le prolétariat doive être dépourvu de mémoire ; pour quoi Sartre serait-il seul dans son triste sort ?

Laissons Sartre et son amnésie et revenons à des choses sérieuses. Dans le passage cité plus haut, Marx décrit se développant parallèlement

(1) Un exemple entre plusieurs : les passages de la préface au « Capital » où Marx parle de « loi naturelle de l'évolution de la société », ou bien compare l'analyse économique à l'analyse chimique.

(2) Les mésaventures de Sartre s'expliquent en partie par son ignorance crasseuse de l'économie politique. Il doit lire « Le Capital » comme un roman historico-philosophique fuyant éperdument devant ce qui y est essentiel, à savoir l'idée qu'à une étape donnée la philosophie doit devenir économie sous peine de sombrer dans l'abstraction. Les passages de son premier article où il vient aux mains avec la question du salaire sont particulièrement égayants. Ils rappellent ce critique dont Kant disait qu'il aurait lu Euclide comme un manuel de dessin.

(3) « Les Temps Modernes », juillet 1952, p. 45.

lement le processus de concentration du capital et l'accroissement numérique du prolétariat. Marx n'était évidemment pas mécaniste ; autant et plus important que cet accroissement était pour lui le processus d'éducation auquel le prolétariat était soumis par le capitalisme. Processus ambigu et contradictoire, faut-il le dire ; Marx n'a jamais vu l'histoire du capitalisme comme un développement idyllique de l'économie et de la culture, où un jour des ouvriers parfaitement cultivés accèderaient pacifiquement — ou par une « révolution » instantanée, craquant la coquille — à la gestion de la société. Le capitalisme impose au prolétariat « la misère, l'oppression, la dégénérescence » en même temps qu'il l'« unit, le dresse, le discipline » ; les deux aspects se conditionnent réciproquement, et ce sont les deux ensemble qui sont à la source de la révolution — ou de la barbarie. Ce processus de développement, Marx ne l'a jamais vu comme une ascension linéaire. Dans un passage d'une terrifiante capacité d'anticipation historique, il a décrit comment les révolutions prolétariennes « interrompent à chaque instant leur propre cours... reculent constamment devant l'immensité infinie de leurs propres buts, jusqu'à ce que soit créée enfin la situation qui rende impossible tout retour en arrière... »

Un siècle s'est écoulé depuis. Ce que Marx anticipait génialement, on peut maintenant l'étudier dans sa réalisation effective — mais non point achevée. Et cette réalisation effective a enrichi le processus d'un élément que Marx ne faisait pas entrer en ligne de compte, de toute façon pas sous la forme sous laquelle il est entré : l'évolution proprement politique du prolétariat. Le prolétariat a créé des formes d'organisation diverses — partis, communes, syndicats, soviets. Il a suivi des organisations à idéologies différentes — marxistes tout court, anarchistes, réformistes, léninistes, stalinienne. Les formes d'organisation se sont écroulées ou vidées de leur substance — les partis politiques ont disparu, ou ont « trahi ». En fin de compte, l'histoire du mouvement ouvrier apparaît tout d'abord comme une série de défaites — extérieures ou intérieures. Tout cela ne mettrait-il pas en question la perspective de la révolution ? Peut-on trouver un sens à tout cela, parler d'un processus ou d'une histoire — ou tout n'est-il qu'accident, erreur et illusion, une histoire pleine de bruit et de fureur et ne signifiant rien ?

On peut répondre que ces défaites sont dues à un rapport de forces entre la bourgeoisie et le prolétariat jusqu'ici défavorable. S'il en est ainsi, pourquoi serait-il favorable à l'avenir ? Et comment ne pas voir que ce rapport des forces concerne en premier lieu la classe ouvrière ? En 1918 la bourgeoisie allemande n'existait pour ainsi dire pas ; la bourgeoisie française en 1936, presque pas. Dans les deux cas — on multiplierait facilement les exemples — ce sont les propres partis de la classe ouvrière qui l'ont massacrée ou l'ont arrêtée en chemin. Pourquoi ces partis ont-ils agi de la sorte ?

À cela les trotskystes répondent par deux mots : trahison, erreurs. Enfantillage, bien sûr. Cela ferait donc un siècle que les directions que le prolétariat se donne trahiraient ou se tromperaient — tout au moins aux moments décisifs, les seuls qui comptent. Et pourquoi trahiraient-elles ou se tromperaient-elles constamment ? Est-ce une malédiction divine ? Et pourquoi sera-t-elle levée à l'avenir ?

Lénine pour le réformisme, Trotsky pour le stalinisme ont donné des réponses plus sérieuses. On pourra dire si l'on veut que le réformisme ou le stalinisme « se trompent » ou « trahissent » mais ce sera une sténographie. En réalité, la politique réformiste et la politique stalinienne s'expliquent par des facteurs sociologiques — Lénine interprète le réformisme à partir de l'aristocratie ouvrière et la bureaucratie politique et syndicale, combinées à la possibilité objective de réformes pendant la phase florissante de l'impérialisme. Trotsky expliquera la politique stalinienne comme la politique d'une couche bureaucratique qui a usurpé le pouvoir dans le premier État ouvrier.

Là nous tenons un mode d'explication solide. Il est certain en effet qu'il y a une adéquation entre la politique de ces organisations et les

intérêts des couches sociales qui les dominent ; et ces couches elles-mêmes correspondent à des phénomènes et des phases aisément descriptibles de l'économie capitaliste.

Mais cette explication n'est pas suffisante. Elle laisse dehors le principal intéressé — le prolétariat. Car on demande non seulement pourquoi les dirigeants réformistes ou staliniens font la politique qu'ils font, mais pourquoi le prolétariat les suit. On ne peut pas simplement dire qu'ils trompent le prolétariat, car on ne peut tromper avec rien — pas pour longtemps, en tout cas. Et, du point de vue pratique, nous retomberions sur la même question : pourquoi le prolétariat ne sera-t-il pas éternellement trompé ?

L'explication ne peut être que celle-ci : Le prolétariat suit ces directions parce que jusqu'à un certain point et pendant un certain temps il adhère à leur politique et à leur idéologie. Pourquoi y adhère-t-il ? Parce que en partie ces politiques et ses idéologies l'expriment ; parce qu'elles constituent à la fois des réponses à la situation concrète dans laquelle se trouve le prolétariat face à la bourgeoisie pendant l'étape considérée et des définitions provisoires de son but, des moments dans cette recherche de la forme concrète de son émancipation dans laquelle le replonge constamment le capitalisme. Pourquoi cesse-t-il un jour d'y adhérer ? Quelque fois parce que toute lutte devient impossible et cesse ; le plus souvent parce que la situation concrète a changé ou que cette forme-là d'idéologie est dépassée ou les deux à la fois.

Mais peut-on parler de « moments dans une recherche » et de « dépassement » en nous référant au prolétariat ? Ne sommes-nous pas victimes du langage ? Cette recherche, ce dépassement ne pré-supposent-ils pas un sujet au sens propre du terme, qui se réfère à des structures logiques et des critères homogènes et qui permance dans le temps, doué donc de « mémoire » ?

La réponse peut paraître paradoxale, elle est en fait banale. C'est parce que le prolétariat est objectif qu'il est sujet possible. Nous avons déjà vu que l'unité du prolétariat comme sujet — comme expérience et comme critère — est posée par les conditions objectives du capitalisme d'abord, par la réaction des ouvriers contre ces conditions ensuite. De même, l'unité de l'histoire du prolétariat en tant qu'enchaînement de significations trouve une expression objective dans la réalité sociale actuelle. Le prolétariat n'a pas besoin de se rappeler ses luttes antérieures, car leurs résultats sont là, incorporés dans la situation. Les résultats de son action précédente sont devenus partie intégrante de l'expérience actuelle, perceptibles dans le présent sans besoin de recours réfléchi au passé. En ce sens chaque grande action du prolétariat tend à dépasser les précédentes parce qu'elles les contiennent dans son objet actuel, la réalité sociale, façonnée par les luttes antérieures. La leçon qui sort de l'échec du réformisme, le prolétariat n'a point besoin de mémoire pour la tirer, elle est là devant lui : voilà ce que le capitalisme peut donner par des réformes pacifiques, voilà peut-être le 5 % de plus qu'il pourrait encore à la rigueur donner. La distinction entre formes de propriété et rapports réels de production — la compréhension de l'exploitation contenue dans l'étatisation bureaucratique — la vision de la dictature du parti comme dictature sur le prolétariat et non du prolétariat — le prolétariat russe n'aura pas besoin de revivre l'histoire de la dégénérescence de la Révolution d'octobre, de lire Trotsky ou même « Socialisme ou Barbarie » pour y parvenir. Les formes supérieures de conscience de classe sont potentiellement là, devant lui comme le négatif de son action passée ; elles deviendront nécessairement explicites le jour où il reprendra la lutte (1).

(1) En ce sens, l'expression de Lefort « il n'y a aucun facteur objectif qui garantisse au prolétariat son progrès » est incomplète — à moins que toute l'emphase ne soit placée sur le « garantisse », auquel cas elle devient vraie pour tout ce qui est historique, et peu intéressante. Sartre ne s'y attarde pas ; tout est garanti par Thorez, il a le contrat d'assurance dans sa poche.

Est-ce la peine d'ajouter que de ce que chaque parti exprime à un moment donné de son existence une étape nécessaire de ce développement du prolétariat il ne résulte nullement qu'on a à soutenir toujours le parti « ouvrier » le plus fort dans le pays où l'on se trouve ? Seule une âme de valet ou de parlementaire pourrait tirer une conclusion pareille.

Avant de terminer, donnons encore une fois la parole à Sartre : Tout cela est arbitraire, dit-il ; c'est votre interprétation, votre opinion ; et si vous trouvez un sens dans l'histoire du prolétariat, c'est parce que vous avez commencé par décider qu'il en avait un. Vous reconstruisez l'histoire du prolétariat comme une dialectique, et vous oubliez que la vérité d'un mouvement dialectique se prouve soit parce qu'on est dans la praxis, soit parce qu'on se trouve placé à la fin de l'histoire.

Tout cela est en effet notre opinion ; qu'y a-t-il jamais d'autre ? Le fait qu'elle n'est pas arbitraire résulte de ce qu'elle est l'une des deux opinions possibles. L'autre — la vôtre et celle de Camus, celle de Malenkov et de Mac Carthy — consiste à ne pas trouver de sens dans l'histoire du prolétariat, parce que vous avez commencé par décider qu'il ne pouvait pas y en avoir un. Nous reconstruisons l'histoire du mouvement ouvrier comme une dialectique, parce que c'est la seule manière d'y comprendre quelque chose et d'en faire quelque chose. Et votre dilemme sur la praxis et la fin de l'histoire prouve encore une fois que vous ne savez pas ce dont vous parlez. Car être dans la praxis signifie précisément poser la fin de l'histoire — de cette histoire-là — comme projet d'action et, d'un sens possible contenu dans le présent soutenir une perspective pratique qui éclaire ce sens en retour.

Au demeurant, ce n'est pas avec Sartre, mais de Sartre qu'on peut désormais discuter (1).

Pierre CHAULIEU.

(1) Désormais : car voici ce que Sartre écrivait il y a quelques années : « ... ce n'est pas notre faute si le P.C. n'est plus un parti révolutionnaire. Il est vrai qu'on ne peut guère, aujourd'hui et en France, atteindre les classes travailleuses si ce n'est à travers lui ; mais c'est seulement par dissipation d'esprit qu'on assimilerait leur cause à la sienne. » Et encore : « Le nazisme était une mystification ; le gaullisme en est une autre, le catholicisme une troisième ; il est hors de doute, à présent, que le communisme français en est une quatrième. » (Qu'est-ce que la littérature ? « Les Temps Modernes », juillet 1947, p. 93 et 107.)

Les thèses du P. C. I. d'Italie

(Tendance du Congrès)

Conformément aux décisions prises au sujet de la discussion et des échanges internationaux avec les groupes marxistes des autres pays (1), nous publions la traduction des thèses approuvées par le Congrès du P.C.I. d'Italie en 1952.

Certains passages de ce document constituent en fait une réponse aux positions de la tendance bordiguiste avec laquelle ces camarades ont rompu. Nous avons publié dans notre dernier numéro, sous le titre « La crise du bordiguisme », un article dont la lecture permet de mieux comprendre le texte que nous reproduisons aujourd'hui.

PROBLEMES GENERAUX

1. — Le contraste entre les forces productives et les rapports de production, qui caractérise le capitalisme et dont le prolétariat exprime l'antithèse historique, engendre la lutte des classes. Celle-ci n'est pas un épisode de telle ou telle phase du développement capitaliste, mais une réalité permanente qui appartient à la nature même de ce régime de production. Elle apparaît avec plus ou moins d'importance et d'intensité sur le terrain politique suivant les fluctuations de sa puissance et disparaît le jour où l'avènement révolutionnaire du prolétariat donnera naissance à la production et la distribution socialistes — qui coïncideront avec la destruction révolutionnaire de tous les organes et formes du pouvoir bourgeois.

2. — Le parti de classe est l'organe spécifique, permanent et irremplaçable, de la lutte révolutionnaire du prolétariat.

3. — Le Parti Communiste Internationaliste est l'organe politique de la classe ouvrière et l'instrument, dont le rôle n'est ni épisodique ni provisoire, de son émancipation.

Dans aucune phase de son histoire la classe prolétarienne ne peut exister sans la présence vivante et agissante de son Parti, de même le parti révolutionnaire n'est rien s'il n'enfonces pas ses racines au plus profond de la classe, s'il se trouve détaché de sa vie quotidienne, de ses luttes et de ses exigences, contingentes ou fondamentales, que la contre-révolution victorieuse pourra rebaisser et faire taire provisoirement mais ne pourra jamais détruire historiquement.

4. — Le Parti regroupe la partie la plus avancée et la plus consciente du prolétariat et tend à unifier les efforts des masses travailleuses, en montrant que les mouvements partiels et contingents ne peuvent triompher s'ils ne se relient pas aux luttes pour l'émancipation révolutionnaire du prolétariat.

Le Parti a aussi la tâche de réveiller la conscience révolutionnaire dans les masses ; de les arracher à l'influence réactionnaire et mystificatrice des écoles et tendances national-communiste, national-socialiste et social-démocrate ; de préparer les armes de la théorie révolutionnaire et les moyens matériels d'action afin de diriger, au cours de la lutte, le prolétariat vers ses objectifs finaux.

5. — Il faut rejeter la conception selon laquelle dans la phase de la contre-révolution (aucune école du marxisme révolutionnaire n'a pourtant jamais essayé de démontrer quand et comment l'exercice du pouvoir bourgeois cesse d'être contre-révolutionnaire !) le Parti devrait se limiter à une politique tranquille de prosélytisme et de propagande et s'orienter vers l'étude des problèmes soi-disant fondamentaux en transformant ainsi ses tâches en tâches de fraction sinon de secte ; cette conception est anti-dialectique et implique la liquidation de l'organe de la lutte révolutionnaire.

6. — Les guerres mondiales, issues des contradictions internes et toujours plus graves du système capitaliste qui ont engendré l'impérialisme moderne, ont provoqué la désagrégation du capitalisme (quelle que soit sa forme de domination) ; dans cette phase la lutte des classes devra se

(1) Voir n° 11 : « Résolution sur les rapports internationaux ».